

Modalités d'observation du changement social et d'analyse de ses significations; quelques études de cas

Methods of Observation of Social Change and of the Analysis of its Meaning; Some Case Studies

Frédéric MICHEL

Volume 25, Number 2, Fall 1993

La construction des données

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001501ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001501ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

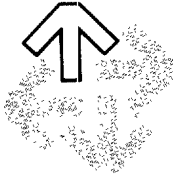
Cite this article

MICHEL, F. (1993). Modalités d'observation du changement social et d'analyse de ses significations; quelques études de cas. *Sociologie et sociétés*, 25(2), 53–67. <https://doi.org/10.7202/001501ar>

Article abstract

Under what conditions can procedures for observation and analysis account for social changes in progress? Delays in recording and modes of general statistic analysis make their use impossible. Less complex instruments also pose problems: "AGORAMÉTRIE" reduces social change to changes in public opinion; "SEMIOMÉTRIE" builds normative typologies based on psycholinguistic presuppositions; DELPHI limits change to the consequences of technological innovation. Contemporary phenomena as observed are complex and heterogeneous: the study of social transformation in progress is still to be constructed.

Modalités d'observation du changement social et d'analyse de ses significations : quelques études de cas



FRÉDÉRIC MICHEL

À son niveau le plus élevé, le propos des sciences sociales (et aussi, d'une certaine façon, celui de la philosophie) concerne la question de la société et de l'histoire : il s'agit au bout du compte de produire du savoir permettant de comprendre ou d'expliquer ce qui fait que telle société est ainsi et pas autrement.

Tout le travail de la pensée sociologique vise directement ou indirectement à apporter des réponses à ce questionnement ; mais ces réponses sont toujours fragmentaires, et leur étude permet d'en décrire les apports et les limites, les avancées constatables comme les impossibilités prévisibles :

- *primo*, les sciences sociales, n'ayant pu dégager un objet unique correspondant à la double question du social et de l'historique, ne sont parvenues qu'à le disloquer en deux termes — la Société et l'Histoire — dont le premier est référé à un niveau conceptuel qui le dépasse (une norme ou un aboutissement téléologique : cela revient au même) et dont le second ne survient que comme développement vers (et/ou perturbation de) cet autre niveau ou du concept qui le définit — deux termes distincts donc, qui, « tantôt » l'un « tantôt » l'autre, absorbent et résorbent l'objet social-historique ;
- *secundo*, cette réflexion n'a jamais dépassé les limites du terrain de sa propre logique ontologique héritée — peut-être ne pouvait-elle pas faire autrement ! —, puisqu'en effet il faut que le concept ait un et un seul sens déterminé, ce qui exclut que l'on puisse connaître ou reconnaître un concept quelconque qui soit différent, c'est-à-dire indéterminé...

C'est ainsi que la pensée héritée ne peut penser l'Histoire et la Société qu'au moyen d'opérations logiques (qui forment sa syntaxe) et de catégories sémantiques (qui constituent son vocabulaire) par quoi Société et Histoire paraissent toujours pensables, puisque appréhendables en fonction d'opérations logico-sémantiques que la philosophie présente comme universelles et les sciences sociales comme opératoires, bien qu'elles correspondent, en fait, à des modes d'appréhension de phénomènes particuliers, c'est-à-dire situés à un moment socio-historique donné (ou en un segment spatio-temporel précis) dans et pour lequel ces opérations sont effectivement fonctionnelles.

Autrement dit, la question à laquelle le présent article envisage d'apporter quelques éléments de réponse peut être ainsi formulée : *à quelles conditions, dans le cadre des*

sciences sociales, est-il possible d'envisager des procédures d'observation et d'analyse de changements en train de se faire qui soient adaptées à leur objectif ?

Les termes de la question gagnent à être précisés :

- « les changements en train de se faire » ne constituent pas un objet de la prospective, qui, même si ses avancées nécessitent un travail de la mémoire vive, s'intéresse aux changements à venir ;
- la proposition « d'observer des changements en train de se faire » n'est pas équivalente à celle qui offrirait de « découvrir le moteur du changement » — c'est dire que la cause première, si elle existe, nous échappera toujours ; précision : il ne s'agit pas de tomber dans le travers selon lequel « la sociologie est de façon permanente tentée par une utopie : trouver la clé du changement social /ou/ le facteur fondamental du changement » — Raymond BOUDON affirme d'ailleurs que « la plupart des sociologues sont convaincus » qu'une telle recherche « constitue une impasse¹ » ;
- il s'agit bien ici de « changements en train de se faire » dont on ne pourrait parler qu'en utilisant une forme grammaticale *ad hoc* (le « présent-futur ») et non de changements datés, que l'on regarderait avec l'œil de l'historien et dont on pourrait parler au passé² ;
- de ce qui précède, rien n'implique que l'on doive considérer ces « changements en train de se faire » comme relevant d'un même ordre de grandeur, ou pouvant être saisi par des procédures reproductibles dans tous les cas possibles ;
- par contre, il est nécessaire d'accepter le postulat selon lequel ces « changements en train de se faire » laissent quelques traces sur ou dans le social (sinon la question se solde d'elle-même par un non-lieu) — tout l'intérêt de la démarche consiste alors à pouvoir repérer ces traces dont on doit supposer *a priori* qu'elles présentent des spécificités différentes selon les divers cas envisageables (des empreintes plus ou moins profondes, si l'on veut...).

Une méthodologie d'observation du changement social en cours ne peut se calquer sur l'une ou l'autre des méthodes qui président à l'étude de changements « déjà observables » dans leurs concrétisations, avérés dans un passé plus ou moins proche, car l'objet de la recherche est alors radicalement différent dans les deux cas de figure — c'est une banalité que de le dire, certes, mais il convient d'en tirer un certain nombre de conséquences méthodologiques :

- la première peut paraître triviale dans sa généralité, mais elle est en fait d'importance primordiale pour la suite : la collecte de données statistiques constitue un procédé inopérant en matière d'observation de changements en cours, ne serait-ce que compte tenu des délais de fabrication de telles informations — le temps de les mettre au point et de les colliger, et le temps a passé ;
- la deuxième, qui se situe à un niveau plus particulier, tient aux techniques de traitements des données statistiques : si l'on accepte le postulat selon lequel un changement en cours, matérialisé par des phénomènes émergents, ne peut d'emblée être un fait massif, cohérent ou « normal », alors l'utilisation de techniques courantes de traitement statistique de données quantifiées n'est pas adaptée — puisque le calcul de fréquences se réfère à la recherche d'un fait dominant, les coefficients de corrélation à celle d'une plus ou moins grande cohérence de phénomènes de grandeur similaire, le test du chi² à celle d'un écart à une norme...

1. C'est ce que rappelle fort à propos Raymond Boudon, à partir de la page 19 et tout au long de son ouvrage sur les effets pervers...

2. Ce type d'analyse est, entre autres, représenté par le très intéressant travail d'Henri Mendras qui étudie, en 1988, des changements sociaux ayant affecté la société française entre 1965 et 1984, dont il est alors possible de mesurer *a posteriori* la nature, l'amplitude, les conséquences...

De telles procédures, encore une fois, si elles sont effectivement adaptées à l'étude de changements dans une perspective historique, ne le sont pas pour l'étude de changements en cours.

Pour ce faire, il convient donc d'élaborer des modalités opératoires de recueil et de traitement — de construction des données — qui n'obèrent pas *ipso facto* le but poursuivi.

Pour en revenir à la question posée plus haut, il est clair qu'elle n'a de sens que si l'on accepte en guise d'hypothèse de travail que les modalités d'une telle observation puissent se situer épistémologiquement hors du cadre défini par la logique et l'ontologie héritées, et procéder par des opérations logico-sémantiques *a priori* différentes de celles déjà formalisées. Il est évident que si la question vaut pour le recueil et la construction des données, elle pourrait tout aussi bien être posée dans les mêmes termes pour ce qu'il en est de l'analyse des données ainsi construites.

Plutôt que de livrer un exposé purement théorique — qui ne pourrait qu'apparaître dogmatique ou, dans le meilleur des cas, programmatique — il sera plus utile d'illustrer le propos par quelques études de cas qui vont porter sur les modalités concrètes de cueillette et d'analyse des données, et d'exposition des résultats, telles que les présentent diverses méthodes d'enquête qui se donnent explicitement pour objectif de décrire des changements sociaux en cours : le « champ de fouille », volontairement limité, est composé de trois méthodes dont la vocation explicite est non seulement la mise en évidence de changements sociaux, mais aussi et surtout la compréhension de leurs déterminations au niveau symbolique et culturel, et qui proposent — en négatif — des clés méthodologiques à partir desquelles l'observation du changement social en cours et l'analyse de ses significations pourraient se constituer d'une manière spécifique.

Les études de cas se sont basées sur des documents de présentation de ces méthodes par leurs inventeurs (pour AGORAMÉTRIE), l'un de leurs promoteurs (pour SÉMIOMÉTRIE), ou quelques utilisateurs (pour DELPHI). À travers ces études, on s'efforcera principalement de mettre en lumière diverses procédures heuristiques qui constituent autant d'indicateurs de l'épistémologie pratique spécifique de la méthode étudiée :

- les méthodes de cueillette et de traitement du matériau brut ;
- les théories annexes présidant à la construction des données ;
- la figure du sujet sociologique (et éventuellement celle du sociologue) ;
- la nature de la temporalité ;
- les théories de référence portant compréhension de la société.

L'exposé fera donc assez largement appel à ces textes : les expressions en italiques sont tirées telles quelles des documents, dont on trouvera les références dans la notice bibliographique ; mais les passages en italique gras dans ces citations l'ont été par moi afin d'attirer l'attention du lecteur sur certaines propositions particulièrement importantes pour la compréhension des tenants et aboutissants de leurs modes de raisonnement.

Trois études de cas : pourquoi ceux-ci et pas d'autres ? Avant tout parce qu'on dispose à leur sujet d'une documentation sur laquelle pourra s'appuyer l'analyse — condition *sine qua non*, qui n'est pas toujours remplie pour d'autres outils — en fonction de la grille indiquée ci-dessus... Ensuite, parce que ces cas se sont chacun présentés comme un nouveau modèle à suivre, prétendant résoudre un ensemble de problèmes particuliers de première importance pour l'analyse du social.

UNE ÉTUDE DE CAS : AGORAMÉTRIE.

AGORAMÉTRIE se veut « une interprétation à plusieurs niveaux / qui peut être qualifiée de structuraliste ».

Son objectif déclaré, qui consiste à « expliquer les mécanismes de l'opinion », sera atteint dans le cadre d'une « théorie générale des conflits » — lesquels sont ceux qui « apparaissent dans nos sociétés sur la scène de la presse et des médias ».

À partir d'un principe qui voudrait que « *pour le public, le débat entre acteurs soit avant tout un spectacle* », apparaissent déjà les déterminants de l'individu, d'une part, en son essence supposée et, d'autre part, quant au rôle qui lui est affecté : spectateur passif dont les opinions qu'il peut professer au sujet des conflits sont celles que fabriquent et diffusent les médias et les institutions de la société.

Là se trouve une certaine originalité d'AGORAMÉTRIE, car généralement l'enquête d'opinion est à la recherche de consensus, ou tout au moins de faits majoritaires. L'insistance sur la notion de conflit tient à la fonction multiple qui lui est prêtée :

Ces « *conflits ont un triple rôle social* :

- *légitimer les grands choix en imposant le débat entre institutions* ;
- *harmoniser les changements institutionnels, les mutations technologiques et l'évolution des mentalités* ;
- *permettre aux individus de communiquer et d'accéder à une certaine connaissance* ».

Au bout du compte, le conflit est présenté comme « *un mode de régulation sociale* ». Se trouve ainsi mobilisée une théorie méta-sociologique à double détente : une théorie des rôles sociaux et une théorie de la reproduction sociale. Dans la théorie méta-sociologique, la société se constitue par la juxtaposition de « *deux systèmes* » :

- l'un étant « *les forces sociales (État, Parlement, entreprises, syndicats, associations...)* » ;
- l'autre, les « *individus /qui/ interviennent à un autre niveau /et qui sont/ dits sociaux /non pas en eux-mêmes mais du fait du regard qui leur est porté/ dans la mesure où ce sont les interactions avec le milieu qui sont analysées* ».

Ce système duel se constitue donc par la superposition de deux systèmes, qui sont, l'un, l'ordonnement politique et la rationalité économique, l'autre, la masse des individus instituée comme public.

Si l'ontologie sociale qui imprime la construction de la théorie méta-sociologique n'est peut-être pas encore claire, par contre la figure du sociologue apparaît de manière explicite : ce sociologue, c'est un genre d'obstétricien-herméneute³.

Les discussions très vives qui opposent [...] les acteurs sociaux rendent évident le conflit; ces acteurs sont les porte-parole [...] des institutions [...]. Les discours qu'ils tiennent [...] traduisent les rôles qui sont tenus; et le sociologue n'a aucun mal à expliquer ce qui est dit quand il a *su faire apparaître au grand jour* les enjeux autour desquels se développe le conflit.

Mais revenons au « *public* », afin de cerner l'ontologie sociale au travers de laquelle il est pensé.

Il [...] est *difficile /au public/ de comparer, de soupeser afin de faire preuve de discernement [...]* Si tout est là pour exciter l'homme de la rue, rien n'est fait pour l'initier à *rechercher, s'évadant de ses sentiments et de ses réflexes, un ordre désincarné et universel*.

L'individu, élément statistique de base du « *public* », est ainsi explicitement doté d'une double figure :

3. Ce sociologue qui effectue un travail d'obstétrique du sens (du) social, ce pourrait être Alain Touraine qui explique le sens profond et ultime des mouvements sociaux ou idéologiques/politiques émergents, ou encore Roger Establet dont le travail consiste à mesurer le réel et en dire le vrai.

- d'une part, il y a sa nature « d'homme de la rue », dont la caricature se donne à voir en la figure du barbare mû par d'incontrôlables et inconscients influx nerveux (c'est la masse);
- d'autre part, il y a un modèle idéal à quoi on le compare et qu'il ne pourra pas atteindre sinon asymptotiquement — ce modèle c'est celui de l'homme bourgeois, cultivé et civilisé, qui sait faire preuve de discernement en référence téléologique à un ordre désincarné et universel matérialisé par l'État au sens moderne du mot.

Entre cette nature et ce modèle, il devrait y avoir contradiction; mais, dans la construction « agoramétrique », il existe une notion qui se concrétise comme un stade intermédiaire par quoi la contradiction vient se résorber avant même de mûrir : l'électeur, porteur d'opinions, dont l'agrégation forme le public. C'est sur cette médiation que s'institue aussi le lien méthodologique entre la théorie explicative et sa mise en pratique dans l'enquête :

Le public est un enjeu majeur quand il y a conflit [:] les conflits sont un mode de gestion des rapports de force qui permet de respecter avec souplesse les grands principes qui ont conduit au suffrage universel.

Le vote devient ainsi la matérialité de l'opinion, si l'on peut ainsi user d'une métaphore assez facile.

Et c'est ainsi que fonctionnent les enquêtes d'AGORAMÉTRIE, dont les procédures s'avèrent immédiatement cohérentes avec l'esprit qui les anime — ce qui pourrait apparaître comme une garantie de « pureté méthodologique », à condition que les postulats métasociologiques en soient acceptés.

Passons sur la question technique de l'échantillonnage : rien que de très classique là-dedans. Quant au recueil des données constituant le matériau brut, il est décrit ainsi :

L'interview dure environ 30 minutes : la procédure est différente suivant que les questions posées concernent le signalétique ou les opinions. Alors que l'interviewé répond de vive voix en ce qui concerne le signalétique, *on le met dans une situation analogue à un vote pour l'interroger sur ses opinions*; sa réponse s'effectue ici suivant les modalités d'une échelle d'accord en 5 paliers. Des cartons de différentes couleurs, où sont inscrites des propositions, sont présentés à l'interviewé qui les introduit dans une urne à 5 entrées, chacune correspondant à une modalité de réponse.

Les modalités de réponses proposées à cet électeur autosimulé se présentent donc comme une échelle d'agrément à cinq postes, dont deux expressions négatives et trois positives : « pas du tout d'accord », « pas tellement d'accord », « peut-être d'accord », « bien d'accord », « entièrement d'accord » — ne nous arrêtons pas sur le fait que des dispositifs asymétriques de ce genre, ainsi que les intitulés, peuvent poser problème au moment de l'interprétation des résultats...

Cela dit, on comprend mieux le choix de cette figure ontologique du sujet social — l'électeur, comme stade intermédiaire entre le « barbare réel » et le « modèle bourgeois » — quand on sait pourquoi AGORAMÉTRIE a été créé. Il nous faut en effet entrer dans le champ des conditions de production de l'outil « agoramétrique ». AGORAMÉTRIE est né de l'AÉSOP (Association pour l'Étude des Structures de l'Opinion); on y trouve divers organismes participant à l'administration de l'État en France, ou impliqués dans les secteurs de l'Énergie, de l'Industrie, de la Finance, de l'Information⁴. L'outil avait initialement pour but de renseigner ses fondateurs quant à l'évolution de la très versatile

4. Parmi les membres fondateurs, on trouve Électricité de France, le Commissariat à l'Énergie Atomique, quelques ministères, la Maison des Sciences de l'Homme, les Assurances Générales de France, Colgate et Shell, *L'Express* et *Le Nouvel Économiste*, Péchiney et Peugeot, et la Caisse des Dépôts et Consignations. Le Conseil d'Administration est codirigé par le Commissariat Général du Plan et EDF.

« opinion publique » sur des « sujets brûlants » : risques nucléaires, préoccupations environnementales... Si, pour ces puissantes institutions politiques et économiques, la figure sociale de l'individu comporte diverses faces (le travailleur, le consommateur, le citoyen) issues de concrétisations historiques particulières, c'est évidemment la face du citoyen qui correspond à la question de l'opinion — comme à celles de la production, de la reproduction ou de la circulation correspondent celles du travailleur et/ou du consommateur.

Cela amène à poser quelques questions fondamentales :

- comment sont appréhendés la société et son devenir ?
- quelles formes de connaissance ou de compétence sont prêtées à l'individu ?

Pour AGORAMÉTRIE, la société est coexistence de diversités à harmoniser, dans un but de contrôle, par la mesure de leurs écarts fluctuants grâce à laquelle chaque « *point du ciel* », c'est-à-dire les opinions, et chaque « *point de la terre* », en l'occurrence des caractéristiques ou des catégories sociales décrites par la statistique, peuvent être mis simultanément en relation avec tous les autres points, célestes ou terrestres — le repérage de ces points étant évidemment autorisé par l'examen de leur projection sur un plan formé par les deux premiers axes d'une analyse factorielle menée sur les résultats de l'enquête. Le devenir de la société est saisi par le biais de la reproduction, de la régulation dans un temps identitaire-réel — celui de la mesure de la durée entre des événements (les conflits nés de la diversité) qui scandent la linéarité temporelle et provoquent l'émergence des processus de régulation.

L'outil d'enquête place l'individu dans une position cognitive d'où il est sensé pouvoir rendre compte de ce que produisent les médias à propos de ces conflits. La forme de connaissance idéale supposée est celle idéologiquement attribuée au cadre (version salariée du modèle bourgeois réactualisé dans le sens des classes moyennes comme centre de la société) : celui-ci a le devoir de s'informer auprès d'une source sensément neutre afin de se faire une idée, non pas de « tout » mais de « tout ce dont parle les *mass media* ». Cette forme de connaissance se donne à voir sous les dehors de la totalité, du consensus, du réel et du rationnel : le réel existe, immédiatement saisissable et rationnellement compréhensible dans sa totalité à quiconque s'en donne la peine.

En fait, pour remplir sa mission qui est d'observer les modifications affectant « l'opinion publique » sur des thèmes que les pouvoirs considèrent comme sensibles à un moment donné, AGORAMÉTRIE est sûrement un bon outil efficace et fiable ; et il n'est pas impossible, malgré sa diffusion quasi confidentielle, de l'utiliser en dérivation comme une base de données pour une étude de l'impact fluctuant des médias sur les représentations sociales — puisque c'est effectivement cela qui constitue l'objet propre de cette métrique des foules.

Sauf qu'AGORAMÉTRIE s'interdit de problématiser le concept socio-historique, puisque :

- le social s'y trouve défini comme coexistence de diversités structurée par des écarts qui ne remettent pas en cause son existence ontologique identitaire ;
- et que la dimension historique y est ramenée au suivi des glissements anecdotiques de ces écarts par l'enregistrement des variations de l'opinion publique provoquées par des scoops journalistiques.

De plus, en érigeant le conflit comme un moteur de changement, AGORAMÉTRIE n'est pas loin de tomber dans le travers utopique que rappelait Raymond Boudon, ce qui implique que le détournement d'AGORAMÉTRIE comme base de données pour une recherche sociologique nécessite de limiter son usage à l'étude de l'influence des médias sur les représentations sociales, à la condition d'avoir procédé au préalable à une problématisation des notions.

Cela dit, l'un des mérites d'AGORAMÉTRIE réside en ce que les éléments théoriques, méthodologiques et techniques de sa démarche sont explicités : sans cela, le travail d'analyse n'aurait pu se faire faute de données. Il faut préciser qu'une telle transparence n'est pas commune en matière d'enquêtes d'opinion (on enfonce une porte déjà béante) ou en

marketing — bien qu'il s'agisse dans ce cas de préoccupations assez différentes⁵ — ni même en sociologie où il arrive, par exemple, que les théories annexes utilisées lors du traitement des données, considérées comme allant de soi, ne soient pas citées.

Il ne faut pas pour autant en déduire qu'AGORAMÉTRIE constitue un outil scientifique en soi; c'est plutôt une base documentaire, qui n'est utilisable par le sociologue qu'après l'avoir thématifiée et problématisée dans le cadre de sa propre épistémologie pratique...

UNE ÉTUDE DE CAS : SÉMIOMÉTRIE.

SÉMIOMÉTRIE, qui se veut explicitement un outil de marketing dont le but se résume en « savoir pour agir », se propose de rapprocher deux démarches présentées comme incomplètes, mais complémentaires :

- l'une consisterait à « saisir du sens sans en mesurer le poids »;
- l'autre reviendrait à « pondérer faits et comportements /sociaux/ sans en dégager le sens ».

De leur combinaison en une seule démarche naîtrait une complétude par laquelle l'outil d'analyse serait à même d'expliquer et/ou de comprendre tout phénomène social ou tout effet d'agrégation conduisant à quelque changement social, et ce, à la fois dans ses dimensions générales ou collectives et dans ses déterminations particulières ou individuelles — programme ambitieux, on le voit. En quoi l'outil SÉMIOMÉTRIE, poursuivant un objectif « de positionnement et de segmentation », peut-il être considéré comme une méthode visant à saisir le changement social? Tout simplement parce qu'élaborer des « positionnements » et des « segmentations » n'a d'intérêt que dans la recherche d'une adéquation optimale à une réalité mouvante qu'il s'agit de cerner en ses modifications : en ce sens la démarche de SÉMIOMÉTRIE est louable et son objectif semble a priori digne d'intérêt.

Ses principes se fondent, par des références assez allusives à un ensemble théorique d'origine psycho-linguistique de type génétique, sur la triple ambiguïté de la notion de « sens » (« sensitif-affectif, cognitif, directionnel »). Il faut comprendre alors que SÉMIOMÉTRIE postule que le sens que l'acteur social donne à des significations sociales renseigne sur son propre système de pensée (son idéologie?), ce qui informe par contre-coup ses comportements et ses actions qui sont par ailleurs observables dans le concret de la pratique sociale.

La structuration théorique ainsi obtenue s'articule sur trois niveaux de propositions, depuis un aspect plus général vers des modalités pratiques :

- le premier postulat veut, *primo*, que le thésaurus de la langue désigne des choses et des notions, *secundo*, que ses éléments (les mots) composent théoriquement un espace sémantique dans lequel, *tertio*, ils peuvent être repérés les uns par rapport aux autres en fonction des significations différenciées (voisinage ou éloignement, attraction ou répulsion) qu'une communauté linguistique (*idem est* : culturelle) leur donne;
- le deuxième postulat stipule que l'on peut définir une métrique permettant, *primo*, le repérage du positionnement des mots dans cet espace sémantique et, *secundo*, l'évaluation de leurs écarts dans une « dimension affective » orientée par polarité (l'opposition « plus/moins » étant supposée strictement équivalente à l'opposition « agréable-désagréable »);
- une liste fermée de vocables choisis permet de produire un modèle de cet espace sémantique de référence, d'où le choix d'un corpus dont les éléments sont

5. Par exemple un tel travail n'aurait pu être mené sur les « socio-styles » inventés par le Centre de Communication Avancée dirigé par Monsieur Cathelat; en effet, le CCA fournit des résultats analytiques raisonnés, mais considère que, la méthode relevant du secret commercial, sa diffusion n'est pas à l'ordre du jour. On pourra se reporter à l'article de Pierre Valette-Florence sur ce point.

voulus « *représentatifs de l'ensemble des sens /possibles/, univoques / pour la communauté linguistique considérée/, sensibles /mais/ non consensuels, /et/ sémantiquement stables* » — c'est dans cet espace sémantique ainsi modélisé que seront projetés les couples formés par les significations et les comportements.

Disons que le premier principe ne pose pas *a priori* de problème sur le plan de l'épistémologie pratique, sinon par une dose de généralité un peu trop importante. Par exemple, le postulat selon lequel la langue fonde une communauté culturelle reste à définir en ses termes pour être opérationnellement acceptable : il faudrait s'entendre à la fois sur les notions de « langue » et de « communauté culturelle », ainsi que sur les relations qui existent entre elles aussi bien au niveau général qu'au niveau particulier.

Si ce premier principe permet la critique, le deuxième principe, par contre, laisse perplexe — non pas sur le fait en soi de l'utilisation d'une métrique, mais sur celui d'opter pour une échelle d'appréciation psycho-affective dont la nécessité ne semble pas assurée.

Le troisième principe, quant à lui, est assez déconcertant ; il semble que l'on y confonde la fin et les moyens, les propositions terminales et les propositions intermédiaires, d'autant plus que l'élaboration du corpus fait preuve d'une naïveté certaine de la part des inventeurs :

En fait la conception du corpus a demandé à J.F. Steiner *plusieurs années de recherche*. Après avoir longuement tâtonné, il s'est finalement dit que *la Bible qui raconte la vie de l'homme devait probablement contenir l'ensemble des mots qui constituent notre espace de sens*.

Là aussi, il faudrait s'entendre à tous les niveaux du concept sur ce que représente la notion d'« espace de sens », et, aussi, sur ce qu'est concrètement « *notre espace de sens* ». De même qu'il aurait fallu s'entendre sur les notions de « langue », de « communauté culturelle », et sur les liens qu'elles entretiennent.

En pratique, l'enquête se déroule ainsi :

- une liste de 270 mots a été dressée, et on demandera par questionnaire aux personnes enquêtées de placer ces mots en un point d'une échelle qui va du « plus agréable » au « plus désagréable » ;
- ce questionnaire est administré à 3 000 personnes (du Panel Télématique SOFRES) représentatives des foyers français au vu d'un certain ensemble de paramètres ;
- est ainsi construite une matrice carrée (270 x 270) où l'on mesure 36 315 écarts entre ces 270 mots pris deux à deux, soit par la technique du χ^2 soit par celle du coefficient de corrélation (lesquelles ne sont pas les plus adaptées pour faire ce qui est à faire, on en a déjà parlé plus haut), par quoi sont ainsi évaluées « *des proximités patentes, des significations que les interviewés livrent à leur insu* » ;
- puis on dessine un « espace sémantique » suite à une analyse factorielle en composantes principales, dont les résultats permettront de dresser un graphique par projection sur le plan constitué des deux premiers facteurs ;
- on peut ainsi fournir une interprétation des résultats, interprétation par ailleurs plus « psychologisante » que « sociologisante », bien que se référant à des catégories sociales ou sociodémographiques (renseignées depuis le signalétique des bordereaux d'enquête) prises telles qu'elles servent dans l'usage social courant (catégories socioprofessionnelles, classes d'âge, type d'habitat...);
- grâce à quoi sont identifiés des « *sémio-types [:] Silencieux, Pragmatiques, Autoritaires, Moralistes, Narcisses, Rebelles, Conquérants, [ou encore] Romantiques* » sensés décrire de manière synthétique la réalité des significations sociales rapportées aux individus regroupés dans la typologie.

L'articulation des phases de la démarche fait preuve d'un sens indéniable du bricolage ; en effet s'y succèdent :

- un fondement théorique basé sur des présupposés « psychanalytiques » et une vision assez archaïque de la linguistique ;
- le recours à une production idéologique comme modèle descriptif ;
- des procédures statistiques plus ou moins bien adaptées ;
- une interprétation par rabattement des données et réduction en une typologie normative.

Néanmoins, les promoteurs de SÉMIOMÉTRIE (parmi lesquels Emeric DEUTSCH, directeur de SOFRES COMMUNICATION appartenant à l'un des plus importants instituts de sondage en France : la Société Française d'Études et de Sondages) soulignent « l'originalité de la sémiotypologie » et donnent un coup de griffe à quelques autres démarches similaires (ou concurrentes) :

Construite exclusivement à partir de réactions aux mots du corpus, [la démarche sémiométrique] est dénuée de tout présupposé typologique. On ne peut pas en dire toujours autant des typologies construites à l'aide de batteries de questions.

Cela dit, il est vrai que cette démarche « sémiométrique » présente quelques intérêts :

- « *le questionnaire n'ayant aucun rapport avec le problème étudié [...] les sujets interviewés y répondent en ignorant totalement l'utilisation qui sera faite de leurs réponses [...] ainsi sont évités les biais liés aux censures psychiques* » ;
- on contourne la distorsion méthodologique — encore bien répandue dans la pratique professionnelle du marketing à coloration psycho-sociologique — qui consiste à dessiner à grands traits socio-éco-démographiques des portraits-robots qui, à force de combiner des caractéristiques par intersections successives, ne correspondent souvent plus qu'à une infime partie de l'ensemble des individus à décrire, sans pour autant présenter les qualités propres à l'idéal-type weberien pour la compréhension d'un phénomène social.

La forme de connaissance prêtée à l'individu est de l'ordre de la compétence linguistique, non au sens de la production et de la parole en référence au pôle « émetteur » dans une relation de communication, mais à celui de la reconnaissance lexico-sémantique (qui se réfère implicitement à la fonction « récepteur ») : l'individu est censé accorder à chaque mot de la langue une valeur dénotative, et aussi connotative, fixe et donnée pour tous — la seule marge de manœuvre qui lui est allouée se situe dans la dimension psycho-affective orientée sur l'opposition entre « agréable » et « désagréable ». La langue est donc conçue comme une simple fenêtre ouvrant sur le psychisme, un pur média neutre et stérile. L'opération mise en œuvre par SÉMIOMÉTRIE n'est donc pas une tentative de reconstruction du savoir du sujet qui n'a pas à être reconstruit puisqu'il est directement accessible... non pas au sujet lui-même, mais à l'analyste, à l'herméneute.

En ce qui concerne la question ontologique, il est évident que la référence idéologique ou méta-sociologique choisie par SÉMIOMÉTRIE éclaire beaucoup de choses. Ce n'est pas le choix anecdotique de la Bible qui est en soi méthodologiquement criticable, mais plus fondamentalement le fait que SÉMIOMÉTRIE (qui veut étudier le changement social) constitue son modèle ontologique sous les traits dominants d'une permanence de la symbolique sociale et d'une invariance de l'essence humaine : depuis l'origine de l'humanité, le champ sémantique offert à, et ouvert par, l'Homme serait pleinement constitué et strictement pérenne !

S'il y a donc reproduction à l'identique, la question du changement social perd toute pertinence : pourquoi donc se poser la question du changement si la dimension historique se conçoit comme une succession à l'identique du social, ou plutôt de la communauté humaine composée par la juxtaposition non-conflictuelle de multiples psychismes compatibles, dans un temps imaginaire immobile qui est celui de la fondation mythique ?

SÉMIOMÉTRIE, ne problématisant ni le sens donné comme « déjà là mais caché » ni le sujet considéré comme contingent, s'interdit ainsi de penser les significations sociales — et ce, à l'encontre de son projet initial tel qu'exprimé dans les textes disponibles.

Mais quel est vraiment son projet⁶ ? S'il s'agit de proposer des clés de positionnement des individus et de segmentation des masses dans la sphère de la consommation, tout devrait être clair, car ne devrait y intervenir que la seule figure du consommateur ; or, celle qui apparaît ici intervient en tant qu'elle transcrit partiellement une *psychè*, conçue elle-même hors de toute détermination socio-historique sinon dans l'ordre d'un déterminisme radicalement détemporalisé. Et c'est étrange, car si tout processus de production symbolique ou sémantique (dont l'inconscient) est strictement et de toute éternité déterminé par une instance intemporelle, désincarnée et imperturbable, alors toute signification devrait se trouver « en lecture directe » sans avoir à être extirpée hors du sujet sociologique (ainsi devenu pur objet) « à son insu » ...sauf à mobiliser une méta-théorie spécifique pour justifier une telle contradiction. Et c'est bien dans ce sens qu'il faut comprendre l'assertion méta-physique selon laquelle « *il existe un écran qui fait que le monde, dont la nature humaine, est inatteignable à la conscience humaine* » — les praticiens de l'ethno-méthodologie ou de l'analyse conversationnelle apprécieront... L'existence de cet « écran » est donnée comme un présupposé nécessaire à l'éventuelle acceptation de SÉMIOMÉTRIE, mais la nature de cet « écran » n'est pas explicitée. S'agit-il d'une fausse conscience style Gabel ? d'une idéologie ? au sens marxiste ou au sens de Dumezil ? On ne sait.

Reste que l'outil « sémiométrique » s'avère ainsi inadapté aussi bien à l'observation qu'à la compréhension du changement social. La construction de typologies normatives sur des couples représentations/comportements ne peut rendre compte de changements sociaux... car une telle procédure, même avec une cadence rapide de répétition de l'opération, reviendrait à figer les mouvements réels en une sorte de variation affectant la découpe de portraits-robots préétablis ; dans le meilleur des cas, on pourra estimer alors des glissements d'effectifs d'un type à l'autre.

Mais est-ce là toute la nature, en sa forme comme en son contenu, du changement social ?

Assurément pas.

UNE ÉTUDE DE CAS : DELPHI.

« DELPHI » est la désignation anglo-saxonne de la méthode, en français, dite « de Delphes ». Inventée dans les années 50 par des experts nord-américains, puis modifiée et améliorée, cette méthode qui se veut explicitement à but prospectif comporte des procédures de cueillette et de traitement des données, et d'exposition des résultats. En tant que procédure de cueillette de données, DELPHI recourt à la consultation d'experts : en ce sens, elle ne produit pas de modèles prévisionnels, mais propose un diagnostic de l'état présent, à partir de quoi un ensemble de prédictions hypothétiques peuvent être élaborées comme des *scenarii* possibles du futur.

La démarche concrète de DELPHI consiste à construire un questionnaire qui sera soumis à un certain nombre d'individus considérés comme des experts dans le champ de pratiques professionnelles ainsi sondé. En les focalisant par itérations successives lors de la phase de recueil, DELPHI compile les réponses — qui, formulées au futur, ne peuvent être qu'intuitions ou opinions que ces experts peuvent avoir sur un thème relevant du devenir de leur domaine d'expertise.

Ceux-ci « ne communiquent que par l'intermédiaire d'un meneur de jeu [qui recueille] les réponses et les classe par quartiles, [puis fait] connaître les chiffres du premier tour figurant dans les quartiles intermédiaires de façon à éliminer les réactions

6. Par ailleurs SÉMIOMÉTRIE est un outil que ses promoteurs souhaitent vendre, il faut donc que l'acquéreur potentiel ait l'impression d'acheter quelque chose qui en vaille la dépense.

extrêmes [pour] demander aux participants [...] qui se trouvent hors de l'écart interquartile, de revoir éventuellement leur position à la lumière des informations fournies [afin que] s'opère [...] une convergence des opinions⁷. »

Après avoir connu un succès certain auprès des sphères de décideurs (surtout anglo-saxons), DELPHI a suivi dès les années 70 une courbe descendante — cause ou effet de la diffusion de critiques méthodologiques « dont les principales portent soit sur ceux que l'on appelle les experts, soit sur la manière dont ils sont utilisés⁸. »

Par ailleurs, selon certains utilisateurs, DELPHI présenterait deux défauts majeurs :

- d'une part, quant à son efficacité réelle, au sens où « sa valeur n'a pas été établie de manière convaincante⁹ » ;
- d'autre part, quant à la nature des données qu'elle produit, si en effet comme le suggèrent certains « rénovateurs », « dans une enquête Delphi classique ne peuvent être abordés que des problèmes relevant d'une échelle quantitative d'évaluation (un nombre, une quantité, une date)¹⁰ ».

La figure du sujet sociologique qui intéresse le praticien de la « méthode de Delphes » est explicitement celle de l'expert, travailleur très hautement qualifié, producteur de discours valorisé émanant d'une pratique professionnelle dont la maîtrise est reconnue aussi bien par ses pairs que par ses employeurs.

Mais est-on bien sûr que les modalités de l'enquête ne tendent pas à faire apparaître le quidam sous l'expert, c'est-à-dire l'acteur social dont le discours se rapporte à ce que certaines écoles sociologiques nomment « le sens commun » et d'autres des « représentations sociales » ? C'est du moins ce que suggère Bernard Cazès (cf. note 8).

À ce titre la figure du sujet sociologique que construit DELPHI est une figure mixte dont les expressions doivent être comprises sur le mode majoritaire-consensuel. Ainsi la nature des données que permet de construire DELPHI se présente de manière duelle, puisque s'y entrecroisent :

- des représentations sociales individualisées, dotées d'un contenu symbolique et concret, qui ne sont pas sans liens avec le double statut du répondant (à la fois acteur social et expert professionnel) ;
- l'expression de compétences spécifiques liées à des opérations cognitives particulières et à la mobilisation de savoirs parcellaires, car propres à telle ou telle discipline scientifique mobilisée par l'expert dans sa pratique professionnelle.

Par là même, la question de l'ontologie sociale, comme celle de la temporalité, peuvent s'analyser sous des traits similaires à ceux trouvés pour AGORAMÉTRIE, sauf qu'à l'idée de conflit se substitue ici celle de progrès scientifique et technique :

- la temporalité est plaquée sur le rythme des développements technologiques ;

7. Cazès, page 357. Bernard Cazès, ce haut fonctionnaire qui fut responsable des études à long terme pour le Commissariat Général au Plan, peut être considéré comme une sommité française en la matière.

8. Cazès, pages 358 et 359. L'auteur développe les traits suivants :

- la désignation des personnes consultées peut introduire une distorsion non mesurable ;
- les réponses fournies par les experts ne diffèrent pas toujours significativement de celles fournies par des profanes ;
- les modalités de l'enquête reviennent à construire une image en mosaïque du futur ;
- la performance d'une procédure fondée sur l'anonymat des répondants et l'absence de communication entre eux n'est pas démontrée, comparativement au traditionnel groupe de réflexion où les arguments s'échangent de vive voix — d'autant plus que des experts ainsi déchargés de toute responsabilité quant à leurs propositions risquent de recourir à des stéréotypes ;
- le mode de présentation des résultats revient à ne retenir de 50 % des réponses, dont la médiane devient « la » bonne réponse.

9. Cazès, page 359.

10. *Futuribles*, mai 1990, page 50.

- le devenir social se module sur le thème de la reproduction, thème dessiné à partir des modifications attendues de ces développements sans que les grandes structures sociales s'en trouvent modifiées.

L'innovation technologique ne joue-t-elle pas là le rôle de « moteur » du changement ? Il semble bien que la réponse soit positive.

Mais pour DELPHI, il n'y aura pas de danger d'utopie à rechercher le facteur fondamental du changement, puisque celui-ci est d'emblée posé, ou plutôt présumé : ce moteur réside dans la technologie ; or, la technologie forme un système déterminé qui ne peut connaître aucune transformation exogène, mais uniquement des modifications endogènes dues à des avancées innovantes. On aboutit alors à un paradoxe puisque le changement serait fonction d'un « facteur clé » lui-même non soumis au changement.

EN GUISE DE CONCLUSION : QUELQUES PROPOSITIONS MÉTHODOLOGIQUES MINIMALES

Avant de conclure, un tableau récapitulatif permettra une vue d'ensemble de nos trois études de cas, en fonction des indicateurs initialement retenus comme grille d'analyse.

| paramètres | Outils | | |
|---|--|---|---|
| | AGORAMÉTRIE | SÉMIOMÉTRIE | DELPHI |
| méthode de cueillette | vote simulé, degrés d'accord | questionnaire, degrés d'accord | consultation d'experts par itération |
| traitement des données | fréquences, analyse factorielle | corrélation, analyse factorielle | fréquences, distribution en quartiles |
| figure du sujet sociologique et forme de connaissance | le public est composé de citoyens, qui ont accès aux productions médiatiques | l'essence de l'humanité est en tout homme, pour qui le sens du lexique est univoque | l'expert est un acteur social, ses compétences sont liées à sa spécialisation professionnelle |
| nature de la temporalité | la linéarité du temps scandée par l'événement | l'invariance et la pérennité | le rythme de la technologie |
| théories de référence (ou métasociologie) | théorie de la reproduction et de la régulation par le conflit | déterminisme anhistorique : le sujet comme objet | théorie de la reproduction via le moteur du changement |
| objectif réellement atteint | l'impact des médias sur les représentations sociales | la construction de typologies normatives « comportements/ représentations » | les représentations liées aux développements technologiques |

On voit que l'objectif sous-jacent à l'élaboration de chacun de ces trois outils ne permet pas réellement l'observation et l'analyse de changements sociaux en train de se faire — sinon, et dans le meilleur des cas, au sujet de certaines manifestations ponctuelles

de ces changements, dont la juxtaposition ou la combinaison ne permettrait pas à elle seule de résoudre le problème posé.

L'observation du changement social et l'analyse de ses significations représentent une tâche difficile sinon périlleuse. Des auteurs faisant autorité en la matière avaient prévenu qu'une telle œuvre ne pourrait éventuellement présenter les critères de la scientificité que si l'objet d'étude constitue un système fermé, sinon même soumis à un déterminisme tel que tout paramètre puisse être exactement identifié. Nous ne développerons pas ce point précis, car cela nous entrainerait trop loin du propos de ce texte, sauf à remarquer que la constitution de l'objet en système fermé ou sa soumission à un strict déterminisme ne sont pas des conditions suffisantes — ainsi que l'illustre l'étude de cas sur SÉMIOMÉTRIE présentée plus haut.

Reste que, à la suite de l'examen des cas étudiés dans cet article, et malgré le fait qu'une compilation d'« erreurs » ne donnera jamais la clé à une « voie royale », les modalités d'observation du changement social et d'analyse de ses significations peuvent être approchées avec un minimum de précision dont on donnera ci-dessous quelques indications. Le lecteur verra qu'il n'y a dans ce programme rien de très nouveau, sinon le rappel de quelques règles de bon sens méthodologique dont l'axiome de base réside dans l'adéquation des procédures à l'objectif de la recherche.

Tout d'abord, la question de la temporalité est essentielle. Le concept sociologique désigné par l'expression « changement social » ne peut être adopté que s'il autorise la survenue de transformations sociales — et non pas simplement la description des modifications statistiques dans la répartition de catégories construites au préalable, ou des glissements de ces catégories quant à des variables dont la définition serait issue de pratiques sociales instituées. Contrairement à celui de l'horloge, le temps sociologique n'est pas linéaire, il n'est ni continu ni monotone : affecté de distorsions spatiales ou locales, il admet des « consistances » diverses au long de l'étendue du champ couvert par la sociologie.

Idem, ce point étant lié au précédent, pour les théories de référence « méta-sociologiques » qui portent toute compréhension de la Société et de l'Histoire.

Leur contenu doit permettre l'élaboration du concept de changement au sens de notion de transformation. On se rappelle que Boudon avait proposé une relecture prometteuse du concept marxien de contradiction ; je me suis intéressé naguère à poursuivre une réflexion à ce sujet en y intégrant ce que Yves Barel avançait au sujet du concept de paradoxe — mais des préoccupations plus triviales m'ont écarté momentanément de ce travail (tout théorique en l'état où je l'ai laissé).

Les méthodes de cueillette et de traitement du matériau brut devront être élaborées de façon à pouvoir rendre compte des paramètres temporels de l'objet : un changement en train de se faire nécessite une observation au présent, une observation contemporaine de ce qui est observé.

Ce point me semble d'ailleurs le plus difficile à assurer, ne serait-ce que parce que l'acquis de la science « sociale » en matière de fabrication d'outils d'observation s'est forgé sur un décalage dans la durée entre les phénomènes observés et leur approche effectuée à travers des données construites dans l'intervalle. De plus, il faut prendre en compte le fait que — une allusion y a été faite plus haut — si ces « changements en train de se faire » laissent quelques traces sur ou dans le social, on doit supposer *a priori* qu'elles présentent des spécificités toujours différenciées (des empreintes plus ou moins profondes, des localisations sociales imprévues...) : la solution technique singulière sera toujours à renouveler.

Les théories annexes à la construction des données impliquent certaines manipulations de celles-ci (outre les manipulations prévues par leur mode d'emploi « normal ») que le chercheur doit interroger pour tenir compte de leurs effets sur l'objet de la recherche.

Par exemple des techniques induisant une certaine normativité catégorielle (tel le test du χ^2) ou provoquant une certaine simultanéité des phénomènes (telle l'analyse factorielle classique) sont par essence inadaptées à une étude qui s'intéresse à des

phénomènes situés dans la durée, non figés, et hétérogènes à quelque norme sociale établie — sous peine de rater le but poursuivi.

Et, bien sûr, la figure du sujet sociologique, elle aussi, est à interroger du fait que l'acteur social assume divers rôles sociaux.

Si le psychanalyste Lacan pouvait déclarer que «*ça parle là où ça a mal*», la démarche sociologique consiste avant tout à savoir de «*qui*» ou de «*quoi*» sont faits les phénomènes de changement social : elle se doit de problématiser ses catégories et ses variables dans le sens de la construction d'un sujet sociologique dont la complexité dépasse ces dernières, cette complexité étant liée aussi bien au caractère hétérogène de ce qui est observé qu'à la contemporanéité de l'observation.

Si l'on s'assure du respect de ces quelques règles minimales — *primo* se situer dans un champ théorique structuré autour d'un concept de «*changement social*» qui autorise la survenue de transformations sociales, *secundo* se doter de méthodes de construction des données qui permettent la prise en compte de la contemporanéité, de l'hétérogénéité et de la complexité des phénomènes sociaux observés, alors on pourra forger un outil de construction des données apte à favoriser une analyse sociologique de «*changements sociaux en train de se faire*». Il ne suffit pas de le proclamer, encore faut-il le mettre en pratique de façon positive...

Frédéric MICHEL
CRES-CNRS

Centre de recherche en écologie sociale
3-5, avenue Pasteur
13617, Aix-en-Provence cedex 1
France

RÉSUMÉ

À quelles conditions des procédures d'observation et d'analyse peuvent-elles rendre compte de changements sociaux en cours ? Délais d'enregistrement et modes d'élaboration de la statistique générale interdisent d'y recourir. Des outils moins lourds posent problème : AGORAMÉTRIE réduit le changement social à l'évolution de l'opinion publique, SÉMIOMÉTRIE bâtit des typologies normatives en partant de présupposés psycholinguistiques, DELPHI limite le changement aux conséquences de l'innovation technologique. Complexité et hétérogénéité de phénomènes contemporains de leur observation : l'étude des transformations sociales en cours est à construire.

SUMMARY

Under what conditions can procedures for observation and analysis account for social changes in progress ? Delays in recording and modes of general statistic analysis make their use impossible. Less complex instruments also pose problems : «*AGORAMETRIE*» reduces social change to changes in public opinion ; «*SEMIOMETRIE*» builds normative typologies based on psycholinguistic presuppositions ; DELPHI limits change to the consequences of technological innovation. Contemporary phenomena as observed are complex and heterogeneous : the study of social transformation in progress is still to be constructed.

RESUMEN

¿ Bajo qué condiciones pueden los procedimientos de observación y de análisis dar cuenta de los cambios sociales en curso ? Retardo en la inscripción de datos y modo de elaboración de la estadística general impiden de recurrir a ella con este fin. Otros útiles menos complicados también presentan problemas : la AGORAMETRIA reduce el cambio social a la evolución de la opinión pública, la SEMIOMETRIA construye tipologías normativas partiendo de suposiciones psico-lingüísticas, DELPHI limita el cambio a las consecuencias de la innovación tecnológica. Complejidad y heterogeneidad de los fenómenos contemporáneos y de su observación : el estudio de las transformaciones sociales en curso está aún por construirse.

BIBLIOGRAPHIE

- Agoramétrie 85*, document polygraphié édité par l'Association Agoramétrie, diffusion restreinte.
- BAREL, Yves (1978), *Le Paradoxe et le Système : Essai sur le fantastique social*, Presses Universitaires de Grenoble.
- BOUDON, Raymond (1979), *Effets pervers et ordre social*, Paris, PUF (2^e édition).
- CAZES, Bernard (1986), *Histoire des futurs*, Paris, Seghers.
- DEUTSCH, Eméric (1989), « Sémimétrie : une nouvelle approche de positionnement et de segmentation », *Revue Française du Marketing*, n°125, pp. 5-16.
- MENDRAS, Henri (1988), *La Seconde Révolution française : 1965-1984*, Paris, NRF Gallimard.
- MICHEL, Frédéric (1990), « Le Travail de l'identité et de la négation », *Sociologie du Sud-Est*, n°s 59-62, pp. 203-216.
- MIRENÓWICZ, Philippe, Pierre CHAPUY et Yves LOUINEAU (1990), « La Méthode Delphi-Abaque », *Futuribles*, pp. 49-63.
- VALETTE-FLORENCE, Pierre (1989), « Les styles de vie en question : mythes et réalités », *Revue Française du Marketing*, n°125, pp. 17-26.